

*If it is true we are witnessing the agony of sexual reasoning in our age
then this man was one of "those original machines"
that pulls libidinal devices into a new transparency.*

Anne Carson,
The Beauty of the Husband

Exercice de la licorne

(Où il est d'abord question de chasse,)

pas l'ordinaire partie de chasse des nobles, mais
une incursion dans la psyché collective, à faire le sang opaque.

L'appeler une "quête" serait un contre-sens.

Quête est la recherche d'un pouvoir dont les épreuves assurent le mérite.

La chasse à la licorne, par son objet qui est possession de la corne, par sa technique qui est tromperie, mensonge, déception, est une anti-quête ; c'est-à-dire aussi la quête temporelle, vulgaire par excellence,

au sens où l'on dit que le pouvoir des rois est temporel
et qu'une bite est vulgaire.

Pour des yeux nés au 21^{ème} siècle, la licorne apparaît comme le fruit d'une union chimérique :
entre le cheval et le narval, ou à la limite le rhinocéros.

Il n'en va pas de même au Moyen-âge. La licorne existe dans l'imaginaire de ce temps, comme elle existe dans la légende, à l'orée du réel. Des « cornes » circulent qui se vendent jusqu'à dix fois leurs poids d'or. La licorne existe, aussi réelle que les vertus attribuées à la spire blanche qui orne son front : prophylaxie, longue vie et puissance sexuelle, promises à quiconque la possède.

(Où l'on assiste à une partie de chasse,)

dans un silence qui suinte sa petite métaphore.

La légende nous montre un groupe d'hommes, ils se sont mis en chemin et, à l'approche d'une clairière, les voici qui se postent en embuscade. Ne pas éveiller les soupçons.

Que les hommes et les femmes aient été créés par un même Dieu (sic), la licorne s'en fout, ils le savent. S'ils approchent, l'animal prendra la fuite.

Elle reconnaîtra les siens : d'une vierge elle se laisse approcher — et ce n'est qu'une fois ce lien de confiance et d'identité établi entre elles que les hommes sortent du fourré, attaquent.

À la fin, on ne sait plus qui de la licorne ou de la vierge sert à capturer l'autre.

(Où l'on apprend à bien choisir ses appâts,)

une femme, au point de vue biologique, capable d'enfanter, mais chez qui l'hymen est intact. Au point de vue social : une noble. Parce que la virginité est ce lieu où la noblesse d'une femme se décide. Pour les besoins de la transmission de la *nobilitas*, des titres et des terres, le genre « femme » est capturé dans le genre « vierge » — lequel connaît deux mutations : la vierge, l'épouse et la mère sont les trois moments de ce continuum de genre.

« Elle » entre dans la clairière — et l'animal fabuleux ne fuit pas, la licorne demeure et agréée la vierge à ses côtés. Par cette reconnaissance, elle lui confère ses pouvoirs : immortalité, érotisme, fertilité : qu'elle donne satisfaction et descendance à « l'homme qui la mérite », la valeur des vierges indexant la *potentia* des maris.

Tableau de chasse.

La vierge caresse-t-elle la tête de la licorne, ce n'est pas d'une tendresse saphique mais autopoïétique : la licorne est une jument, oui, mais flatter la corne c'est masturber un pénis ; or c'est la vierge qui est l'érection, puisque la posséder signifie l'actualisation de la puissance, et la poursuite d'un phylum à travers le temps.

(Où l'on voit les entrailles de l'espèce, comme en plein jour,)

lorsque celle qui s'avance n'est pas « vierge » – lorsqu'une femme de noble naissance à l'hymen *déchiré* s'avance – le secret du corps va être violé, le corps puni. La licorne empale la prétendante, au ventre déchiré elle déchire, détruisant la capacité de procréer, si ne la tuant pas tout à fait : tuant sa possibilité.

La licorne est cet artefact qui permet à l'imagination médiévale de s'assurer d'entre les femmes celles qui sont légitimes à transmettre les qualités du « sang ».

Tombe parfois son masque à ses propres yeux —

Au carrefour de toute socialisation agit l'artefact : reproduction du genre.

Les jeunes filles apprennent à désirer le pénis blanc et noble – à n'en désirer qu'un seul, raciste et dominant – à le désirer et à le craindre, puisqu'en cas de désobéissance tous les hommes pourront leur passer sur le ventre en une mascarade grimaçante.

Mais qu'elles obéissent, qu'elles s'identifient à l'image et précèdent les chasseurs sur la piste, les voici en sécurité, abritées dans la violence parce que révélées dans ce rôle, comme le feront l'anneau du mariage puis d'être la mère des enfants du mari.

(Où c'est la vierge qui est la chasse,)

tendue, encadrant sa propre beauté, le vagin prêt pour cette verge, pour que la société puisse y voir l'ivoire percer l'hymen, le sang bleu, gicler,

en devoir de préserver jusqu'au moment du mariage cette voie intacte, ce qui n'empêchera pas les viols, seulement par d'autres moyens, d'autres voies,

toujours sur le qui-vive, puisqu'il n'y a rien comme une vierge pour attirer sur soi l'attention des frustrés, des violents, des envieux,

toujours prête à ne pas sourire, à se souvenir,

prête au point de prendre les hommes de court, car eux combien débonnaires, combien laissés pour bêtes et sans rigueurs que celles de la guerre,

mais se défendant de la déclarer, cachés dans les fourrés.
Escomptant des princesses qu'elles se contiennent,
ils espèrent en même temps la transgression d'une Hélène.

Pour la femme noble, tel est l'exercice de la licorne,

(où la chasseuse est la proie.)

Il y a bien des personnages de cette histoire que la légende ne raconte pas.

La mère de la jeune fille pour commencer, elle qui sait. En vierge accomplie, elle veut préparer sa fille. De mots et d'images elle marque son esprit ; elle lui présente l'icône mais se tait sur le peintre. *Shame and blame is the name of the game.*

Le futur mari ensuite, logé à la même enseigne, mais le choix du lit à sa discrétion. Qu'il demeure fidèle à son épouse est « tout à son honneur » ; mais honneur est aussi le nom d'une peau qui se réduit lors de l'érection.

La fille du roi enfin, l'antépénultième sacrifice de chaque cycle,
afin qu'il n'y ait jamais de dernier.

Tout autour de la scène : la forêt.

Le front sanglant, mais ouvert.

*

ADDENDUM

Au Moyen-âge image plurielle, symbole de pureté, incorruptible, parfois associée au Christ, ou alors arborant une barbiche – de genre ambiguë donc, et peut-être davantage bouc que jument – la licorne devient au 21^{ème} siècle une figure du *cute*, du *kawaii* : animal aux grands yeux émus, animal pour les "filles", elle est avec Barbie la monstration d'une féminité lisse et docile. Si cette image partage certains traits avec le genre médiéval de la vierge, elle en diffère sur un point critique : l'éternelle petite fille d'aujourd'hui ne doit pas avoir d'enfants. On pense à la

Lolita de Nabokov, dont la maternité figure une déchéance ; aux "Daddy's girls" de Solanas¹, voies de garage du féminisme et figures de la trahison ; ou encore aux mots de Nina M. Donovan, à propos de ceux qu'elle qualifie d'hommes mauvais, « using little girls like Pokémon before their bodies have even developed / like your own daughter being your favourite sex symbol / your wet dreams infused with your own genes »².

Tout un secteur de la pornographie commercialise ce fantasme : y sont montrées des jeunes filles cis (et leur visage) dans l'adoration et le service de gros pénis d'hommes cis (généralement sans visage). Ce culte du phallus par d'éternelles petites filles de + de 18 ans – et cela ne doit en rien diminuer notre révolte, au contraire – est un symptôme du règne obsessif du littéral sur les modes contemporains de représentation. Au sein des formations schizoéphrènes du capitalisme avancé, cette littéralité – qui consiste à tout ramener au premier degré, la réduction violente d'un « c'est ça que tu veux ! » – est une entreprise de normalisation du *mineur*. La pédophilie n'est jamais loin. Que la minorité soit d'âge, de genre, d'ethnie, de profession, de richesse ou de confession, ce qui compte c'est que chaque sujet capitalise désormais sur un lien de soumission/domination vis-à-vis de *l'autre* humain ; un « devenir-nègre du monde » pour reprendre les mots de Mbembe³. Partie de chasse où le monde est fait clairière par l'œil des médias et des réseaux sociaux, passeports, génomes, anatomies, cartes de crédit et adresses IP.

Vers la fin du Moyen-âge, une variante de la légende⁴ opère une modification qui ouvre à une toute autre piste d'interprétation. On y raconte comment l'on envoya vers la licorne, non une vierge, mais un jeune puceau *déguisé en fille*. Première surprise, la licorne se prend au jeu des apparences et agréa la présence de la « demoiselle » ; elle vient mettre sa tête sur les genoux du garçon – mais pour y mourir aussitôt, d'elle-même, sans l'intervention des hommes. Incapable de mener à bien la distinction vierge/non-vierge qui est la raison même de son existence, la licorne cesse d'être. C'est que le jeune garçon renvoie toute la construction du genre "vierge" à une condition psychosociale, indépendante des preuves physiologiques de l'hymen déchiré – qu'on sait par ailleurs versatile – et de la capacité de procréer. Dès lors, c'est tout l'enchaînement ultérieur qui s'effondre.

Lorsque dans la deuxième moitié du 20^{ème} siècle les pratiques *queer* s'approprient l'image de la licorne, mon intuition serait d'y comprendre la même ligne de fuite. Puisque le déguisement et l'expérience procèdent ensemble à un brouillage du genre, c'est la puissance de distinction de la licorne qu'on va muer en instrument d'émancipation. Au-delà du désir comme manque de pénis – motif freudien bien connu, assignant fallacieusement les femmes à un désir de ressembler aux hommes – il s'agit d'une volonté de *distinguer* le phallus de la puissance sexuelle qu'il symbolisait en exclusivité : tout en laissant de côté la forme, s'approprier le fond, qu'on veillera à garder labile. Il faut souligner à cet égard la réhabilitation des organes génitaux féminins, en particulier le clitoris ; la valorisation et le développement des images et plasties aussi bien androgynes qu'hermaphrodites ; ainsi que la réémergence des figures au front concave, œil, oreille ou vulve.

*

Mathias Clivaz

2017/R.2023

Ce texte a été publié dans POVpaper en 2017.

¹ Valerie Solanas, *S.C.U.M. Manifesto*, 1967.

² Nina Mariah Donovan, *Nasty woman*, le poème lu par Ashley Judd lors de la Women's March, 21/01/2017.

³ Achille Mbembe, *Critique de la raison nègre*, 2013.

⁴ Roger Caillois, *Le mythe de la licorne*, 1991.